

**FIN DE L'OCCIDENT,
NAISSANCE DU MONDE**

Du même auteur

L'Économie à l'épreuve de l'écologie

Hatier, 1991

La Baleine qui cache la forêt
Enquête sur les pièges de l'écologie

La Découverte, 1994

La Révolution biolithique
Humains artificiels et machines animées

Albin Michel, 1998

La Guerre secrète des OGM

Seuil, 2003

Édition mise à jour, « *Points Sciences* », n° 177, 2007

Gaza

La vie en cage

(photographies de Jérôme Equer)

Seuil, 2005

Comment les riches détruisent la planète

Seuil, 2007

« *Points Essais* », n° 611, 2009

Pour sauver la planète, sortez du capitalisme

Seuil, 2009

« *Points Essais* », n° 670, 2011

L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie

Seuil, 2011

« *Points Essais* », n° 700, 2013

HERVÉ KEMPF

FIN DE L'OCCIDENT,
NAISSANCE DU MONDE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-108463-4

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pieds nus sur la terre infinie

Heureux qui regarde les étoiles.

Heureux qui peut regarder les étoiles.

Heureux qui pense à regarder les étoiles.

Dans la majesté insondable et scintillante de la voûte obscure se reflète le mystère de la présence humaine au sein de l'univers infini. La distance et le temps se mêlent et se fécondent.

Le ciel se voit. Le temps s'imagine. Et c'est par des chiffres que la pensée illustre l'origine de son histoire. De quinze à vingt milliards d'années, le big bang, naissance de l'univers. Quatre milliards et demi d'années, formation de la planète Terre. Un milliard d'années, apparition de la vie.

Patience dans l'azur, le temps s'écoule, la vie se répand, la Terre se peuple.

Pour rejoindre l'homme, il faut changer d'échelle, multiplier par mille notre appréhension temporelle, s'introduire dans ce dernier milliard d'années, raisonner en millions. Et voici un grand tournant des aventures de la Terre : il y a soixante-cinq millions d'années, la disparition des dinosaures ouvre la voie aux mammifères.

Parmi ceux-ci, on commence à distinguer les anthropoïdes, dont des traces se retrouvent au Myanmar, voici plus de

quarante millions d'années. Certains de ces animaux, pesant à peine quelques centaines de grammes, migrent vers l'Afrique.

Laissons à nouveau s'écouler le temps, et voilà qu'il y a sept millions d'années, la lignée humaine se sépare de ses cousins primates : l'hominidé devient le seul singe qui marche sur ses pattes arrière de façon permanente et qui ne se déplace plus dans les arbres.

L'histoire est alors africaine. L'évolution humaine s'entrelace avec les variations du climat. Celui-ci détermine la végétation et les conditions d'environnement, ce que les scientifiques appellent la niche écologique d'une espèce, c'est-à-dire son habitat, son régime alimentaire, et ses relations avec les autres espèces. Au long des millénaires, le climat se refroidit, se réchauffe, plonge à nouveau dans la glaciation. Ces brusqueries déterminées par les irrégularités de la trajectoire planétaire transforment les conditions écologiques, donc la pression évolutive : les espèces doivent muter, ou s'éteindre et laisser la place à d'autres, mieux adaptées.

2,6 millions d'années avant notre ère : les changements climatiques s'accroissent, la lignée *Homo* s'affirme. Elle commence à agir sur son environnement, au moyen des premiers outils, que l'on date de plus de 2 millions d'années. Un nouveau refroidissement intervient autour de 1,7 million d'années, les habitats forestiers africains se rétractent, et voici *Homo erectus*. Il ne se réfugie plus dans les arbres, c'est un chasseur qui parcourt de grandes distances en milieu découvert. Il n'est plus inféodé à une niche écologique étroite, il chasse et cueille, explore les limites de la savane, les forêts, l'inconnu. Pour la première fois, l'ancêtre de l'homme met le pied hors d'Afrique.

Il passe par la Palestine, couloir desservant les trois continents d'Afrique, d'Asie et d'Europe. Et on le retrouve en

Chine, dans le nord de laquelle des outillages attestent sa présence voilà 1,6 million d'années. Il pénètre en Europe voici plus d'un million d'années.

Mais tous ne sont pas partis. Des cousins sont restés en Afrique, où ils apprennent à domestiquer le feu. Une découverte essentielle, car dès lors que les humanoïdes peuvent cuire leurs aliments, il devient moins difficile de les mâcher, la taille des dents peut diminuer, libérant de la place à la boîte crânienne et donc au cerveau, qui peut grossir...

Sur les trois continents, les espèces évoluent en parallèle et divergent dans leur constitution : en Asie, *Homo erectus*, en Europe, l'homme de Neandertal. Sur ces deux continents, le feu n'est attesté que vers – 400 000 ans.

Le cadre temporel s'est encore resserré, le dernier million d'années se déroule, il faut recourir à une loupe plus puissante. Et s'intéresser plus précisément aux changements climatiques, que les scientifiques datent assez précisément : le climat terrien va encore basculer une vingtaine de fois, de la glaciation au réchauffement et vice versa. Le dernier maximum glaciaire, un des plus froids, s'est développé depuis cent mille ans et a atteint son maximum il y a vingt mille ans, marquant un refroidissement moyen de 4 à 5 °C par rapport au climat actuel. Les glaciers occupent alors le double du volume actuel du Groenland et de l'Antarctique, et le niveau des mers descend près de 120 mètres plus bas qu'aujourd'hui.

C'est entre ces épisodes que s'est solidifiée la lignée menant à l'homme moderne : tant les fossiles que la génétique montrent qu'elle s'enracine dans un groupe ancestral africain. Et, selon la théorie privilégiée par la majorité des paléontologues, dite « out of Africa », un ou plusieurs groupes de ces *Homo sapiens*, comptant au total à peine quelques milliers

d'individus, quittent l'Afrique il y a environ soixante-dix mille ans, entamant leur dispersion à la surface de la Terre.

Pourquoi sortir d'Afrique ? Peut-être à cause de la gigantesque éruption du volcan Toba, à Sumatra, il y a environ soixante-quatorze mille ans. Elle a projeté une quantité énorme de poussière dans l'atmosphère, provoquant un brutal refroidissement, qui aurait entraîné la disparition de nombreux humains dont seuls quelques milliers auraient survécu. Une réponse au bouleversement de Toba aurait été le départ pour explorer d'autres milieux plus accueillants.

Ces quelque dix mille individus sont les ancêtres de l'abondante humanité d'aujourd'hui.

La survie des migrants s'apparente plus à une loterie qu'à une marche triomphale. Leur dépendance à l'égard de l'environnement les place toujours dans une situation précaire face à ses transformations.

Certains groupes sont partis vers l'Asie, colonisant notamment l'Australie vers – 50 000. Là, d'ailleurs, ils exterminent en quelques milliers d'années les grands mammifères qui s'y trouvaient. Sans doute aussi *Homo sapiens* supplante-t-il ses cousins des sous-espèces qui avaient évolué en Asie depuis quelques centaines de milliers d'années. Dans une autre direction, les hommes franchissent le détroit de Béring vers – 13 000 et commencent à coloniser l'Amérique. D'autres groupes venus d'Afrique sont quant à eux passés en Europe, à la faveur d'un réchauffement climatique qui a fait fondre la glace qui isolait la péninsule européenne. Ils y cohabitent, de loin, avec les hommes de Neandertal, qui s'éteignent dans le tombeau de l'histoire. De quelle manière, on ne le sait pas.

Mais ce qui est certain, c'est qu'*Homo sapiens*, qui a émergé de la grande loterie évolutive, sait s'adapter à des milieux écologiques très différents, en développant des techniques et des

coutumes permettant de surmonter les contraintes de la nature. En créant, autrement dit, des cultures.

Vers 20 000 av. J.-C., le réchauffement s'est amorcé, conduisant, après diverses variations, à la fin de l'ère glaciaire, vers 12 000 av. J.-C., et au climat stable que connaît depuis lors l'humanité. Les géologues qualifient d'« holocène » l'ère géologique alors ouverte. Les eaux sont remontées, isolant les unes des autres les grandes régions, Afrique-Eurasie, Australie-Nouvelle-Guinée et Amériques. Se produit alors, en différents endroits du globe, en Anatolie, au Mexique, dans les Andes, au nord et au sud de la Chine, en Afrique, l'invention de l'agriculture : l'homme sort d'un passé où la subsistance était assurée par la chasse et par la cueillette, et apprend à domestiquer les plantes pour les faire reproduire à son avantage.

Il s'agit bien d'une révolution, que l'on appelle néolithique : ce changement de mode de vie va permettre l'accumulation de surplus alimentaires, la concentration des humains dans des villages et dans des villes, la diversification des types d'activité, et un décuplement du nombre des humains. Ce progrès, cependant, n'est pas une garantie de bonheur : il apparaît rétrospectivement que leur sort ne s'est pas amélioré. Ils travaillent plus que les chasseurs-cueilleurs, vivent moins longtemps, sont moins bien nourris. Mais le retour à l'âge de pierre est impossible...

Les sociétés paléolithiques avaient créé des cultures diversifiées. Celles du néolithique le sont encore davantage, et vont atteindre un degré de raffinement bien plus élevé, grâce à la constitution d'un surplus de production que les classes dirigeantes – car le néolithique invente aussi l'inégalité – vont consacrer à des réalisations religieuses ou d'apparat.

Mais un facteur demeure constant entre les deux époques : d'un bout à l'autre de la planète, le niveau moyen de

consommation matérielle est très comparable pour tous les humains. Les données précises manquent, et le concept même de consommation matérielle dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs du paléolithique est exotique. Mais toutes les informations convergent vers cette uniformité des conditions de vie. De même, au néolithique, si de fortes inégalités se forment dans les nouvelles sociétés agricoles, aucune de celles-ci ne paraît offrir en moyenne à ses membres un sort très différent de ce qu'il est dans les autres sociétés.

Un outil pour approcher cette réalité tout en l'expliquant est celui de la consommation énergétique. Au paléolithique comme au néolithique, l'énergie disponible provient des plantes et des animaux consommés, ainsi que du bois : autrement dit, de l'énergie solaire convertie par photosynthèse en énergie assimilable par l'homme. En fait, la quantité disponible dépend de la capacité humaine à attraper les animaux et du nombre d'animaux disponibles, comme semblent l'avoir expérimenté les premiers occupants de l'Australie, et plus tard de la compétence pour cultiver les plantes. Les historiens évaluent cette quantité d'énergie disponible pour chaque humain entre 10 000 et 15 000 kilocalories par jour et par an (ou de 15 000 à 22 000 mégajoules par an).

Sur toute la terre, pour tous les hommes, pendant des millénaires, l'énergie est restée limitée. La rareté était le lot commun de toutes les sociétés, quels que soient la spécificité de leur culture, leur degré d'inégalité ou leur aptitude guerrière.

La grande divergence

Ce qu'il arrive ensuite ? Des dizaines de civilisations, des myriades d'aventures, une infinité d'histoires de guerre ou d'amour, de jalousies ou de vanités, une pluie inépuisable d'inventions. La souffrance et la peine, les gestes répétés de génération en génération, les ferventes extases et la patiente création de beauté, la misère et le contentement.

De l'étonnante diversité de l'histoire écrite de l'humanité retenons un facteur permanent : la rareté de l'énergie physique disponible.

Dès lors, examinons quelques traits de cette longue période du néolithique ouverte voici dix mille ans, durant laquelle, d'un bout à l'autre de la terre, des hommes très différents s'éprouvaient les uns les autres, par le commerce ou par la guerre. Il faut ici, une nouvelle fois, ajuster la focale temporelle et oublier le millénaire pour embrasser le siècle.

L'Europe, un monde parmi d'autres

Pendant longtemps, l'Europe n'a été qu'une région du monde. Le regard rétrospectif lui accorde une importance particulière parce qu'elle s'est singularisée, à un moment

déterminé de l'histoire, en faisant prendre à l'humanité un tournant décisif, que nous décrirons plus tard. Mais les péripéties qui ont marqué sa chronique sont aussi pittoresques – ou décisives, selon le point de vue – que celles des autres régions du monde dans lesquelles empires, royaumes, seigneuries et tribus ont palpité avec la même passion tenace.

Par un effet de la phénoménale expansion des échanges commerciaux que connaît le globe depuis quelques décennies, les historiens d'aujourd'hui décryptent plus attentivement que leurs prédécesseurs les échanges entre civilisations. On sait ainsi que, dès le paléolithique, les tribus éparses commerçaient entre elles, selon des circuits presque ignorés, pour échanger des lames d'obsidienne, une pierre volcanique formant des lames tranchantes.

Le néolithique, en favorisant l'expansion démographique et la formation de sociétés sophistiquées, allait étendre largement les routes et les volumes des biens échangés. On repère ainsi des contacts étroits entre l'Égypte, la Mésopotamie, et les peuples de l'Indus, ou entre la Chine et la Mésopotamie. En 138 av. J.-C., l'empereur chinois Han Wudi envoie en Asie centrale Zhang Qian, qui visite la colonie grecque de Bactriane, ville située dans l'Afghanistan actuel et aujourd'hui appelée Balkh. Zhang Qian ouvre ce qu'on appellera la « route de la soie », au long de laquelle Rome importera le précieux tissu dont la Chine seule alors maîtrise la technique. Les ballots circulent à travers l'Asie par cette piste, mais d'intermédiaire en intermédiaire, si bien que les deux empires n'auront jamais de contacts directs.

Deux cents ans après Zhang Qian, un autre émissaire, Gan Ying, voyage vers l'ouest mais interrompt son périple bien avant Rome, rebroussant chemin après être parvenu en Mésopotamie. Orient et Occident ne sont pas encore prêts à

se rencontrer. Par la mer, des navires transportent la soie de Chine vers l'Inde, d'où lui reviennent aromates et épices, qui parviennent aussi, par l'Égypte, à Rome.

Les premiers siècles du premier millénaire voient les deux grands empires chinois et romain s'affaïsser. C'est alors que l'Islam amorce, au VII^e siècle, sa prodigieuse expansion et élargit l'aire des échanges néolithiques : à la navigation sur les mers d'Asie et de la Méditerranée il ajoute un réseau de caravanes, auxquelles les dromadaires permettent de franchir les déserts. Ainsi entrent en relation l'Afrique de l'Est et de l'Ouest, les peuples des steppes d'Asie, la Chine, l'Inde. Puis, bientôt, les Européens renouent des liens, émergeant de la dépression qui a suivi la chute de l'Empire romain pour se lancer dans les croisades et découvrir les épices, mais aussi les innovations techniques d'une Chine en plein redressement sous la dynastie des Song, au XI^e siècle : gouvernail et papier. Viennent aussi, d'Inde, les « chiffres arabes », et des pays musulmans l'abaque et l'astrolabe.

La Chine, d'ailleurs, est au début du deuxième millénaire le pays le plus riche de la planète. C'est sous la dynastie Song (960-1279) que débute la première utilisation significative de combustibles fossiles, le charbon commençant à être extrait dans les mines du Nord.

Au XIII^e siècle, les Mongols vont unifier fugitivement les territoires d'Eurasie centrale et constituer le plus vaste empire qu'ait jamais connu le monde. Ils font se toucher les frontières de l'Europe et la Chine, ce qui fait connaître aux Européens l'usage de la poudre et du canon, appris des Chinois et des Iraniens.

En fait, l'Europe occidentale, malgré l'expansion du Moyen Âge et la splendeur des cathédrales, ne compte pas davantage que quelque autre province sur la carte du monde.

Désorganisée et anarchique après la chute de l'Empire romain, relevée au Moyen Âge, elle connaît un terrible recul avec l'épidémie de la peste noire, qui culmine en 1348 : près de la moitié des 80 millions d'Européens périssent de la peste et de maladies connexes. De cette incroyable hécatombe, l'Europe va se redresser avec la Renaissance, dont le nom illustre le drame mortel qui l'a précédée, et qui s'épanouit d'abord en Italie. Elle va rattraper son retard, pour autant que l'idée d'écart entre des cultures qui s'ignoraient très largement puisse avoir un sens.

Au même moment, en 1405, l'empereur chinois Yongle lance l'amiral Zheng He dans une vaste campagne d'exploration. Zheng He explore les côtes de l'Indochine, l'archipel indonésien, l'Inde, touche aux Maldives, pénètre dans le golfe Persique, atteint l'Afrique orientale. Sa flotte est impressionnante, elle compte plusieurs dizaines de navires de 60 mètres de long – presque un record en ce qui concerne les navires en bois jamais fabriqués. Certains historiens, au regard de cette excellence technique, imaginent que les navigateurs chinois auraient pu finir par traverser l'Atlantique et atteindre la baie de San Francisco. La Chine n'a pas découvert l'Amérique. Et la mort de Zhen He, en 1433, marqua la fin des explorations. Elles étaient très critiquées par les lettrés, qui en déploraient le coût, et prônaient le repli sur le continent. Les guerres au nord de la Chine, d'autre part, mobilisaient l'attention du prince. L'aventure maritime de l'empire du Milieu s'achevait. En 1500, il y fut même interdit de construire des navires de plus de trois mâts.

Pourquoi les Européens se lancèrent-ils alors sur les océans ? L'explication paradoxale est leur faiblesse même : ils avaient rapporté des croisades le goût des épices. On peine à imaginer aujourd'hui à quel point les aromates étaient pré-

cieux en ces temps de nourriture insipide. Le poivre se vendait au grain et valait son pesant d'argent. Et puis, l'Église avait besoin d'encens pour ses cérémonies.

Or, si l'océan Indien était alors intensément parcouru par des navires marchands de toutes nations, l'accès aux épices était contrôlé par les marchands turcs et arabes. Trouver des voies alternatives et s'affranchir de cette dépendance, alors que le prix faramineux des épices promettait des profits importants, devinrent un précieux stimulant pour les marchands du grand commerce et les marins aventureux à qui ils promettaient la richesse. Par exemple, les 26 tonnes d'épices que le dernier bateau de l'expédition de Magellan rapporta des Moluques, en 1522, donnèrent un bénéfice d'environ 500 ducats, qui dédommagèrent largement ses commanditaires de la perte des quatre autres navires.

Quel long et pénible voyage que de contourner l'Afrique ! Et l'idée naquit de franchir l'Atlantique, un moyen de contourner l'obstacle turc et arabe, pour atteindre les Indes fabuleuses...

À la fin du xv^e siècle et au début du xvi^e, en l'espace d'une génération, des centaines de navires – bien plus petits que ceux de Zheng He – explorèrent ainsi les côtes de l'Afrique, prirent pied en Amérique, firent le tour du monde, qui devenait de ce fait un domaine délimité et interconnecté.

Au lieu d'épices, ils trouvèrent de l'or, et un espace immense, ignoré des empires asiatiques ou musulmans, un espace qui allait se révéler une ressource faramineuse.

Diverses causes peuvent expliquer la rapidité stupéfiante de la conquête des empires aztèque et inca par les conquistadores espagnols. Comment, par exemple, l'armée de Cortés, qui ne dépassa jamais 600 soldats, put-elle battre les 40 000 guerriers qui lui faisaient face en 1521 ? La division de leurs

adversaires, la maîtrise de la poudre et du cheval, la fragilité de civilisations dépassant les limites de leurs capacités ont bien sûr joué un rôle.

Mais les conditions biologiques ont pris une part sans doute plus importante dans cet effondrement vertigineux, qui fit par exemple passer la population au Mexique de 25 millions d'indigènes en 1519 à un million en 1605. Les Américains étaient isolés du reste du monde depuis que leurs ancêtres avaient passé le détroit de Béring des millénaires auparavant. Ils s'étaient habitués à des conditions écologiques totalement différentes, notamment en ce qui concerne les virus et les bactéries. De leur côté, les Européens s'étaient adaptés depuis des siècles à un éventail de maladies allant de la variole à la dysenterie ou aux rhumes, les survivants de ces innombrables plaies développant des résistances à leur égard. Ils apportèrent avec eux ces hôtes imprévus, qui se révélèrent la plus terrible arme de guerre que l'humanité ait jamais connue.

Ainsi, en ces années 1492, de découverte de l'Amérique, 1521, de conquête de l'Empire aztèque, 1522, de bouclage du tour de monde entrepris par Magellan, un tournant décisif se prend, qui voit une civilisation jusque-là peu assurée et divisée prendre un ascendant nouveau et conquérir des régions immenses.

Pourquoi les Européens ont-ils bousculé le monde ?

L'exploration maritime du monde et la conquête des Amériques donnent forme à la première poussée des Européens. Leur nouveau dynamisme va se prolonger à partir de la fin du XVIII^e siècle par la révolution industrielle, d'où naîtra une suprématie impressionnante. En fait, entre 1750 et 1850, se

produit ce que l'historien Kenneth Pomeranz a appelé « la grande divergence », par laquelle l'Europe sépare nettement son sort du reste du monde et engage la planète dans une mutation aussi importante que la révolution néolithique.

Notons qu'à l'orée de cette grande divergence les Européens restaient très conscients de leur faiblesse, voire de leur infériorité, par rapport aux autres grandes puissances, à commencer par la Chine. Quand Christophe Colomb s'élance à travers l'Atlantique vers les Indes mystérieuses, il emporte dans ses bagages une lettre pour le Grand Khan. Longtemps encore, l'empire du Milieu va impressionner les élites européennes qui, au demeurant, raffolent de la porcelaine chinoise. Selon Voltaire : « La Constitution de leur empire est la meilleure qui soit au monde, la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel [...] ; la seule dans laquelle un gouverneur soit puni, quand en sortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple ; la seule qui ait institué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les lois se bornent à punir le crime. » Le philosophe français est cependant conscient de l'avance nouvelle de l'Europe : « Dans les sciences, les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans. » L'Inde fascine moins, mais elle n'en est pas moins une nation industrielle et prospère, qui est en 1700 le premier fabricant de textiles, qu'elle exporte massivement vers l'Angleterre.

Cependant, le plus important, avant le basculement qui se prépare, reste le fait suivant : les niveaux de consommation et de revenu étaient très comparables entre les régions les plus développées des extrémités est et ouest du continent eurasiatique vers 1750. Tous les historiens qui se sont intéressés à la question concluent que, selon tous les critères permettant d'approcher un « niveau de vie » – l'espérance de vie, la ration calorifique, l'énergie disponible, le salaire ouvrier –, le

sort des Européens n'est pas meilleur que celui des Chinois, des Indiens ou des autres peuples du monde sur lesquels on dispose de données relatives à cette époque. Pomeranz a étudié en détail le sud de la Chine et l'Angleterre rurale à l'orée de la grande divergence : « Les revenus annuels de la population rurale des deux régions étaient tellement proches qu'il est impossible de déterminer laquelle l'emportait. »

Au demeurant, c'est depuis le néolithique et partout dans le monde que cette situation a prévalu : la majorité de la population humaine a partagé durant ces millénaires une commune pauvreté. Si elle était bien plus nombreuse qu'au paléolithique, elle était sans doute en moyenne moins heureuse qu'à cette époque, en termes de durée de vie, de qualité de l'alimentation, et de santé. De surcroît, les chasseurs-cueilleurs d'antan travaillaient moins que la plèbe, qui a formé la grande masse de la misérable humanité pendant tout le néolithique.

Pourquoi, alors, si les Européens n'étaient pas mieux lotis que leurs contemporains chinois ou indiens, ont-ils pu constituer, au XIX^e siècle, une civilisation d'une capacité productive inégalée et dominant toutes les autres sociétés ?

Une explication souvent proposée invoque les atouts propres à la culture des Européens : l'individualisme occidental, sa conception du temps issue du christianisme – un temps linéaire et progressif et non pas circulaire –, le primat accordé à la raison, initié par les Grecs et renouvelé par le cartésianisme, la créativité européenne, voire la cupidité et la recherche obsessionnelle du profit, sont avancés par les uns et les autres.

Les historiens économiques, de leur côté, ont plutôt attribué l'explication à l'innovation technique dans l'agriculture. L'amélioration des rendements agricoles a entraîné la croissance démographique, libérant les capitaux et les bras néces-

TABLE

8. Le peuple de la Terre	119
Au rendez-vous du donner et du recevoir	119
Les nouvelles règles de la géopolitique	121
Des valeurs universelles	122
Le centre de gravité de la nouvelle géopolitique	128
Le bel avenir de l'Europe	130
Aux États-Unis, l'affaissement ou le chaos	133
« Ce que les fous dédaignent »	136
 <i>Références</i>	 139

RÉALISATION : I.G.S.-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 108463 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE